



# LES PSAUMES

## - XI -

---

*Pour la fin, pour l'octave,  
Psaume de David.*

*1. Sauvez-moi, Seigneur,  
parce qu'il n'y a plus de saint,  
parce que les vérités ont été  
altérées par les enfants des  
hommes.*

*2. Chacun dit à son prochain  
des choses vaines ; leurs lèvres  
sont trompeuses, et ils parlent  
avec un coeur double.*

*3. Que le Seigneur confonde  
toutes les lèvres trompeuses, et  
la langue qui profère des discours  
hautains.*

*4. Ils ont dit : Nous ferons  
éclater la puissance de notre  
langue ; nos lèvres sont à nous :  
qui est notre maître ?*

*5. Maintenant je me lèverai, dit  
le Seigneur, à cause de la misère  
de ceux qui sont sans secours, et  
du gémissement des pauvres.*

*6. Je les établirai dans le salut,  
et j'agirai en cela avec une  
entière liberté.*

*7. Les paroles du Seigneur  
sont des paroles pures : c'est un  
argent éprouvé au feu, purifié  
dans la terre, et raffiné jusqu'à  
sept fois.*

8. *C'est vous, Seigneur, qui nous garderez, et qui nous préserverez éternellement de cette race.*

9. *Les impies marchent en tournant sans cesse. Vous avez, Seigneur, dans la profondeur de votre sagesse, multiplié les enfants des hommes.*

## NOTES

Verset 9. - *Dans la profondeur de vos décrets, vous avez permis que les fils des hommes, qui se sont déclarés contre moi, que les méchants se multiplient.*

\* \* \*

## Sommaire analytique

Prière de David renfermé dans la ville de Ceila, lorsque Saül dit : *Le Seigneur l'a livré entre mes mains ; il est enfermé, puisqu'il est entré dans une ville où il y a des portes et des serrures.* (I Rois, 23, 7.)

David déclare :

### I. - QU'IL NE PLACE NULLEMENT SON ESPÉRANCE DANS LES HOMMES :

1° *Parce qu'ils sont tous opposés à la volonté de Dieu.* — a) Dans leur volonté, où ils rejettent la sainteté ; b) dans leur intelligence, où toutes les vertus sont altérées (2) ; c) dans leurs discours, qui ne sont que vanité et mensonge ; d) dans leur coeur, où ils trament toute sorte de fraudes (3).

2° *Parce qu'ils seront punis de Dieu :* a) à cause de leurs mensonges et de leurs tromperies ; b) à cause de leur orgueil et de l'arrogance de leurs discours ; c) à cause de leurs blasphèmes et de l'indépendance qu'ils affichent vis-à-vis de Dieu (4).

### II. - MAIS QU'IL MET SA CONFIANCE TOUT ENTIÈRE EN DIEU SEUL, QUI VIENT AU SECOURS DES OPPRIMÉS, PARCE QU'IL Y EST DÉTERMINÉ.

1° *Par le spectacle de leur misère et de leur affliction ;* 2° *par leurs gémissements et leurs prières* (5) ; 3° *Par ses promesses, dont David exalte la sincérité et la fidélité, dont il montre les effets.* — a) par la protection qu'il accorde aux justes (6-8) ; b) par la répression des impies, condamnés à tourner dans un cercle sans jamais avancer ; c) par la multiplication de ses vrais serviteurs, ou, si l'on veut, par la multiplication des méchants, qu'il permet dans la profondeur de ses secrets (9).

## Explications et Considérations

### I. — 1-4.

1. Jamais les saints, jamais les vrais chrétiens, les hommes de foi et de charité, ne furent moins nombreux. A l'encontre de ce que disait Tertullien dans son Apologétique, ce sont les vrais fidèles qui aujourd'hui auraient lieu d'être épouvantés de leur solitude dans la pratique des devoirs du christianisme, la fréquentation de nos temples, la participation aux sacrements, etc. — Les saints ont défailli, ont disparu, c'est-à-dire que les saints eux-mêmes qui existaient ont été atteints par les progrès du vice et ont succombé au mal qui les a gagnés. Ne savez-vous pas, disait saint Paul (I Co 6, 6), qu'un peu de levain suffit pour corrompre toute la masse ? » (S.

Chrys.) — Serions-nous arrivés à ces temps malheureux dont notre Seigneur a dit : « Pensez-vous que le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra sur la terre, y trouvera encore de la foi ? » (Luc. 18, 8.) — La vertu, chose pénible et qui présente de sérieuses difficultés, surtout quand celui qui la pratique vit au milieu d'un très-petit nombre d'hommes de bien. Ainsi la route est pénible au voyageur, surtout lorsqu'il est seul et sans compagnon de voyage. La société et l'union des frères entre eux est un puissant encouragement. Ce qui rend les anciens patriarches dignes de tous nos éloges, ce n'est pas qu'ils aient toujours suivi le chemin de la vertu, mais qu'ils y aient marché seuls, lorsqu'on ne voyait sur la terre aucun germe de vertu, aucun homme qui en suivît les prescriptions (S. Chrys.) — Mener une vie innocente loin de la corruption commune, ce n'est pas une épreuve assez difficile pour que Dieu connaisse la fidélité de ses serviteurs ; mais les laisser avec les méchants et leur faire observer la justice ; leur faire respirer le même air et les préserver de la contagion ; les laisser mêlés dans l'extérieur, et rompre le commerce au-dedans, l'œuvre est digne de sa puissance, l'épreuve est digne de ses élus. (Bossuet) — Le petit nombre de saints, de vrais chrétiens, grande tentation pour ceux mêmes qui sont de ce nombre. La résolution ferme de faire presque seul ce que personne ne pratique, vertu d'autant plus méritoire qu'elle est moins commune. — Sauvez-moi, Seigneur, car l'iniquité s'est multipliée parmi les enfants des hommes, et on ne voit point de saints. » Tout est plein de ces appelés qui ne veulent pas seulement penser à leur vocation, ni se souvenir qu'ils sont chrétiens. (Bossuet.) Dans quel siècle plus que le nôtre peut-on dire que la sainteté s'éteint, que les vérités sont diminuées ? Vérités dogmatiques, vérités morales, vérités naturelles, vérités sociales, etc., sont l'objet de contradictions sans nombre et de négations audacieuses. — Il ne faut pas se persuader que le Prophète se plaigne ici des infidèles et des idolâtres, ceux-là ne diminuent pas seulement les vérités, mais ils les méconnaissent ; il se plaint des enfants de Dieu, qui ne les pouvant tout à fait éteindre, à cause de leur évidence, les retranchent et les diminuent au gré de leurs passions. Car le monde n'a-t-il pas entrepris de faire une distinction entre les vices ? Il y en a que nous laissons volontiers dans l'exécration et dans la haine publique, comme l'avarice, la cruauté, la perfidie. Il y en a que nous tâchons de mettre en honneur, comme ces passions délicates qu'on appelle les vices des honnêtes gens. Malheureux, qu'entreprenez-vous ? Jésus-Christ est-il divisé ? D'où vient un si grand désordre, si ce n'est que les vérités sont diminuées ? diminuées dans leur pureté, parce qu'on les falsifie et on les mêle ; diminuées dans leur intégrité, parce qu'on les tronque et on les retranche ; diminuées dans leur majesté, parce que, faute de les pénétrer, on perd le respect qui leur est dû, on les avilit, on leur ôte tellement leur juste grandeur qu'à peine les voyons-nous ; ces grands astres ne nous semblent qu'un petit point, tant nous les mettons loin de nous, ou tant notre vue est troublée par les nuages épais de nos ignorances et de nos opinions anticipées. (Bossuet, *Serm. sur la Préd. Ev.*)

— Déplorable frivolité des chrétiens de nos jours ! Nos dogmes les plus vénérables, nos mystères les plus profonds, nos vérités les plus inébranlables, les trouvent légers, indifférents, presque railleurs, et leur font un christianisme amoindri, « des vérités diminuées, » des préceptes adoucis, une morale atténuée ; rien de ce qui est grand et fort n'est à leur taille et ne convient à leur affaiblissement. — Le Psalmiste a dit : « Parce qu'un saint a manqué, les vérités ont été amoindries, diminuées parmi les enfants des hommes. » Et je dirai volontiers : Parce qu'un saint a paru, a surgi, les vérités ont fleuri, elles ont repris leur force et leur vigueur. Oui, un saint replace une vérité dans tout son jour, il la remet en crédit, il la venge, il la ressuscite, il la popularise... Un saint, à lui tout seul, fait reculer toute la génération contemporaine, il a raison contre tous, il reste maître du terrain.

v. 2. Deux sortes d'entretiens des hommes les uns avec les autres, les premiers pour se délasser, les autres pour se tromper. S'entretenir de nouvelles plus ou moins vaines et futiles, c'est l'occupation la plus ordinaire d'une partie des hommes. Chercher à se tromper, user pour cela d'artifices et de déguisements, avoir un cœur double, l'un selon lequel on pense, l'autre selon lequel on parle, c'est un exercice non moins en usage que le premier. — Aussi Bossuet, dans l'éloge d'une pieuse princesse, fait cette remarque que la vanité et les médisances, qui soutiennent tout le commerce du monde, lui faisaient craindre tous les entretiens, et que rien ne lui paraissait ni agréable ni sûr que la solitude. (*Or. fun. d'Ann. de G.*)

v. 3. Le Prophète ne demande pas à Dieu de perdre ces hommes trompeurs, mais de mettre un terme à leurs discours iniques. Ce n'est point leur nature qu'il souhaite de voir anéantie, mais leur langage, mais leur arrogance, leurs ruses artificieuses, leur orgueil. (S. Chrys.) — Deux sortes de pécheurs que le prophète a ici en vue : les uns fourbes, doubles hypocrites qui se contrefont au dehors ; les autres orgueilleux, insolents, déclarés contre les vérités de la religion et cherchant à la détruire par leurs discours ou par leurs écrits. Le Seigneur détruira un jour ces langues pernicieuses, si elles ne se corrigent. Il ne perd jamais les droits de sa justice, et sa longue patience est comme le prélude d'un jugement bien plus terrible.

v. 4. Il faut avoir perdu le sens et la raison pour tenir un pareil langage... vos lèvres ne sont pas à vous, mais au Seigneur. C'est lui qui les a faites, qui les a disposées et qui leur a donné la vie. Mais cependant ces lèvres sont les vôtres. Oui, sans doute, mais toutes les choses que nous avons ne nous appartiennent pas. N'avons-nous pas entre les mains l'argent dont le dépôt nous a été confié ? N'avons-nous pas également à loyer les champs qui nous ont été affermés ? Dieu nous a donc affermé ces dons pour leur faire produire non point l'orgueil ou la fraude, mais l'humilité, la charité. (S. Chrys.) — Nos lèvres sont à nous, qui est notre maître ? O parole



diabolique ! Quoi, vous voyez toute la création proclamer l'empire de votre Seigneur, sa sagesse, sa providence ; votre corps, votre âme, votre vie, toutes les créatures visibles et invisibles semblent prendre la voix pour célébrer la puissance du Créateur, et vous dites : Qui est notre maître ? (S. Chrys.) — Penser, parler de la sorte, c'est vouloir s'égaliser à Dieu c'est se faire le cœur d'un Dieu, comme le Prophète le reproche au roi de Tyr. (Ez 28, 2.) — En effet, dit Bossuet, comme Dieu est la source du bien et le centre de toutes choses, comme il est le seul sage et le seul puissant, il lui appartient de s'occuper de lui-même, de rapporter tout à lui-même... Quand donc une créature s'admire dans sa vertu, s'aveugle dans sa puissance, se plaît dans son industrie, s'occupe enfin tout entière de ses propres perfections, elle agit à la manière de Dieu, et malgré sa misère et son indigence, elle imite la plénitude de ce premier Etre. Ainsi cet homme habile qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par la force de ses discours, ravi de la prétendue supériorité de son génie à manier les hommes et les affaires, lorsqu'il croit que son raisonnement et son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne dit-il pas tacitement : « Nos lèvres sont de nous-mêmes, » et c'est nous qui avons trouvé ces belles paroles qui ont touché tout le monde ? (BOSSUET, *Serm. sur l'honneur, Elév. XXIII, S. IV, 2.*) — Profanation des plus criminelles de la parole de Dieu, de s'en servir pour acquérir de l'éclat, de la considération, de l'honneur par le don de la parole, l'élévation des pensées, la perfection du style ; et témérité impardonnable pour un prédicateur d'attendre la conversion des âmes des grands efforts de son éloquence. — L'orgueil est le côté saillant de notre civilisation contemporaine. De toutes les parties de la société, livrée sans frein à l'idée révolutionnaire, s'élève une orgueilleuse clameur : « Nous nous appartenons, et qui avons-nous pour maître ? » C'est le cri de la science ; elle a brisé le joug de la foi, se nomme indépendante, et se jette dans toutes les extravagances, plutôt que de recevoir quelque lumière et quelque direction de la vérité de Dieu. — C'est le cri de la morale, elle refuse le point d'appui, seul possible, que lui donnaient la loi et la sanction divines ; elle s'appelle *morale indépendante*, et n'est plus indépendante que d'une seule chose, la vertu. — C'est le cri de la politique : Dieu n'est plus rien dans les conseils de la politique humaine ; l'homme l'a éconduit des affaires et gouvernera tout désormais en dehors de lui. Ce fut longtemps le cri des riches et des puissants de ce monde, alors que Voltaire les eut emportés à tous les souffles de son impiété audacieuse. C'est maintenant le cri des derniers fils du peuple, qui, au fond de leurs bouges, et du milieu de leurs orgies, n'ont plus d'autre conclusion à leurs raisonnements ineptes, ni plus d'autre refrain à leurs brutales chansons : « Nos lèvres nous appartiennent, et qui est notre maître ? » Notre langage est de nous, de nous les pensées qu'il revêt, la science qu'il exprime, nous pensons et nous parlons par nous, notre intelligence s'appartient, nos sciences sont des dominatrices absolues et des reines sans égales, » qui donc est notre maître ?

v. 5. Les pauvres ont la puissance en partage, et c'est aux pauvres et aux pauvres contrits et humiliés que Dieu accorde son secours au milieu de leurs épreuves. Leurs souffrances, leur affliction sont à elles seules un appui des plus éloquents, leurs gémissements ont une force incomparable, puisqu'ils suffisent pour attirer le secours de Dieu. (S. Chrys.) — Leurs soupirs, leurs gémissements, plus puissants que tout le crédit, que toutes les richesses de ceux qui les oppriment : on les voit périr, et tout est muet pour eux. Si quelqu'un les plaint, personne ne les défend. Mais si leurs larmes tombent de leurs yeux sur la terre, elles remontent ensuite de la terre au ciel, et il viendra un temps où Dieu, qui paraissait endormi, se réveillera et se lèvera pour prendre leur défense. — C'est surtout au grand jour du jugement que Dieu accomplira cette promesse dans toute son étendue. A cause de la misère de ceux qui sont sans secours, et du gémissement des pauvres, « maintenant, je me lèverai, dit le Seigneur. » A entendre Dieu ainsi parler, ne dirait-on pas que le jugement dernier, quoiqu'universel, ne doit être que pour les pauvres, et qu'il n'ait pour terme et pour fin que de leur faire justice ? A voir comment le Fils de Dieu qui doit y présider s'y comportera et y procédera, ne dirait-on pas que tout le jugement du monde doit rouler sur le soin des pauvres ; que de là doit dépendre absolument et essentiellement le sort éternel des hommes ? (Bourdal. *Jg. dern.*)

v. 6. Quel est le sens de ces paroles ? Je prendrai leur défense ouvertement, publiquement et en toute liberté, de sorte que tous en soient visiblement témoins. Quelquefois, Dieu nous sauve avec moins d'éclat et par des voies cachées, car il n'a que faire de la gloire qui vient des hommes. Ici, comme les oppresseurs des pauvres joignaient l'insulte à l'outrage, il déclare qu'il les sauvera d'une manière éclatante, qu'il agira en Dieu et fera connaître à tout le monde qu'il peut et qu'il sait punir quand il le faut. (S. Chrys.) — A cause de votre détresse, arrivée à sa dernière limite, à cause de votre impuissance que vous confessez par vos gémissements, « maintenant je me lèverai, dit le Seigneur » ; je rebâtirai l'édifice selon des plans que vous n'avez pas conçus ; je poserai votre salut dans des conditions que vous n'avez pas voulues. Le Sauveur viendra de ma main et non de la vôtre. En lui et par lui j'opérerai avec confiance ; en lui et par lui j'agirai d'un bras ferme et dégagé.

v. 7. La parole des hommes est sujette à tant d'exceptions, de vicissitudes, d'événements qui la changent où l'altèrent, qu'on ne peut s'y fier absolument. Qui, pour peu qu'il ait vécu, n'a connu par expérience les volontés changeantes, comme dit Bossuet, les paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusements des promesses, l'illusion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? (*Or. fun. d'Ann. de G.*) Il n'y a que Dieu qui soit toujours fidèle à sa parole, parce que lui seul est essentiellement vrai, lui

seul est le maître des temps et des événements, et toujours disposé à donner plus qu'il n'a promis. Beaucoup prêchent la vérité ; mais non d'une manière pure, parce qu'ils la vendent au prix des avantages de ce siècle. (Phil I, 17.) — Cette parole doit être annoncée avec pureté, c'est-à-dire sans autre vue que la gloire de Dieu. (S. Aug.)

v. 8. Avoir sans cesse ce sentiment dans l'esprit et dans le cœur : Dieu me conservera, me protégera soit dans le temps présent, soit dans l'éternité. — Eviter en même temps la société des méchants en cette vie, moyen le plus sûr pour être éternellement à couvert de leur corruption.

v. 9. Les impies marchent dans un cercle d'impiétés et d'erreurs, dans la convoitise des choses temporelles, cercle qui tourne sur lui-même comme une roue, sans qu'ils puissent jamais arriver à la voie de la vérité, dans laquelle on ne tourne plus. (S. Aug.) — « Les impies tournent sans cesse dans un cercle. » Le flambeau de la foi éteint et l'autorité de Dieu méprisée, ils ignorent nécessairement et le point d'où ils sont partis, et la route qu'ils tiennent, et le but auquel ils aspirent ; ne tenant plus à rien, ils ne savent eux-mêmes ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils doivent, ni ce qu'ils veulent. — Leur vie est un cercle ; ils courent d'une erreur à l'autre, d'une volupté à l'autre, et revenant toujours à leur point de départ, qui est l'oubli de Dieu, ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, demain comme aujourd'hui, l'année prochaine comme celle-ci. — Se convertir à Dieu et retourner à son péché, malheureux cercle dans lequel tournent un grand nombre de pécheurs, qui arrivent ainsi à la mort sans arriver à l'éternité bienheureuse. — « Les impies tournent dans le même cercle, » ils refont devant nous ce dont ils ont effrayé d'autres siècles ; l'enfer recommence l'un de ces drames où il paraît d'abord sanglant et terrible, et dont le dénouement le montre ridicule. La guerre qui se fait à l'Eglise et à la société révèle, nous l'avouons, une puissance et une audace peu communes ; les dangers que nous courons sont extrêmes ; mais, rassurons-nous, comme toujours, le mal sera vaincu au milieu de ses plus hauts triomphes, au temps précis de sa plus universelle domination. Ni cette domination ni cette chute ne sont choses nouvelles : il y a bien longtemps que le Psalmiste écrivait : « Seigneur, vous les avez renversés au temps de leur plus grande élévation. »

